

Chapitre 1

À l'évidence, c'est un enfant particulier! Redondance, tautologie, dirait le linguiste: chaque enfant est particulier! C'est l'essence de l'enfance, sa singularité! Certes! Mais celui-ci est si différent, que l'on peine à croire qu'il s'agisse vraiment d'un enfant. D'abord, il marche absolument seul, en bord de route, très déterminé, ayant l'air de savoir très précisément où il va, et ce, alors qu'il ne semble pas avoir plus de six ou sept ans. Peut-être moins.

C'est étrange!

SI-SI-SI-SI-CHAUD-SI-SI-SI-CHAUD! disent les grillons.

Est-ce qu'un enfant n'est pas comme une sorte de papilionidé qui s'élançe d'un point à un autre, selon les tortueux chemins de son imagination ? Un chien qui erre d'odeur en odeur, de stimuli en stimuli ? Un chat poursuivant un papillon... Celui-là ne l'est pas !

De plus, il ne court pas, ne se disperse pas, ne se laisse pas distraire : il avance obstinément, en ménageant son souffle et en calibrant ses pas. À la façon réfléchie d'un vieillard. D'un homme âgé qui a beaucoup marché, beaucoup souffert et qui doit arriver à l'endroit qu'il s'est fixé. Interdiction de dispersion, interdiction d'errance, interdiction d'enfance... C'est un enfant dont l'énergie est comptée, mesurée à la balance du poids de trop d'années ou peut-être d'années trop lourdes. Un enfant triste et muet.

Il est vêtu d'un tee-shirt et d'un pantalon, noirs tous deux, mais qu'il semble porter depuis très longtemps, car de nombreuses traces rendent ces vêtements-là plus gris que noirs. Leur coupe est improbable ! Des chiffons sombres, tout au plus ! Aucune mère ne vêtirait un enfant de la sorte, à plus forte raison pour marcher au soleil. Celui-là est au zénith. Implacable ! Pourtant l'Enfant ne semble pas s'en apercevoir, malgré la sueur qui lui perle au front.

Un lézard effrayé par le faible bruit de son pas, disparaît en un glissement émeraude. Des taillis

Chapitre 1

desséchés s'échappe une odeur fauve. Une tortue ahurie sort de sous une pierre et s'apprête à traverser la Nationale. L'Enfant la renvoie dans le talus d'un coup de pied sans douceur. Il a horreur de ces animaux-là. Il a horreur, du reste, de tout ce qui se traîne sur le ventre, de tout ce qui rampe et se tortille ; de tout ce qui a, de près ou de loin, l'allure d'un reptile. En été, la nature est reptilienne. Mais, malgré tout, il pense que cette saleté ne mérite tout de même pas de mourir sous les roues d'un camping-car. Personne ne mérite de mourir sous les roues de qui que ce soit, pas même un serpent qui se cacherait sous une coquille. En plus, cela pue, les tortues.

SI-SI-SI-SI-CHAUD-SI-SI-SI CHAUD ! disent les grillons.

Comme si on ne s'en rendait pas compte ! La nature lui est agressive, lui qui est seul.

SI SEUL ! SI-SI-SI-SI SEUL ! disent les grillons.

La maison était orientée plein sud. Elle donnait sur la mer et au-delà, sur la Sardaigne. Ce jour-là, on en apercevait à peine les côtes noyées de brume. L'air trop chaud faisait planer sur la mer une couverture de neige blanche. Elle était ancienne, cette construction. Probablement une bergerie agrandie au fil des besoins et du temps.

La nécessité des hommes se glorifie de pierres empilées, mais certains édifices montrent de la réticence à s'extraire de la nature ; cette maison était de ceux-là. Seule concession à la modernité : le sourire d'une terrasse ombrée d'un mûrier platane maquillait l'austère sévérité du granit gris. La rondeur d'un arbre sur la linéarité des pierres ! Le feu, il n'y avait pas si longtemps, l'avait cernée, la citadelle du berger ; et les végétaux en portaient encore la trace de salive noire sur leurs troncs torturés, d'où émergeait pourtant l'espoir de leurs branches vertes. Tout était immobile, figé, écrasé, stupéfié de chaleur. Tout, y compris l'homme assis à la table de fer. L'homme qui fixait des horizons intérieurs, enclos dans sa prison de chair.

L'homme.

Il ne disait plus un mot depuis des mois ; le langage est une chose inutile quand on n'a plus rien à dire, et son esprit s'était déjà projeté, là où on ne parle pas. Cet homme était, en un seul, sa présence son absence et son ombre. Une enveloppe vide, une marionnette affaissée aux ficelles coupées, le ballon de baudruche mou et abandonné d'une triste et lointaine fête, la poupée de chiffon abandonnée par la main de l'enfant qui l'a aimée... Une pleine heure encore il resta là, sous l'arbre bienfaisant. Mais aucune force tellurique ne l'avait revitalisé, il ne s'était pas reposé, parce qu'il n'était pas, au sens propre, fatigué, il était juste... absent.

SI-SI-SI-SI-CHAUD-SI-SI-SI CHAUD ! disaient les grillons.

Obéissant à on ne sait quel obscur signal, il saisit les deux cannes dont il avait besoin pour se déplacer, en n'y parvenant pourtant qu'au prix d'un effort qu'il semblait accomplir avec la plus grande peine. Il s'enfonça dans la maison, il y fut bu par les profondeurs obscures et voraces de la porte ; il y fit on ne sait quoi. Il revint peu de temps après, traînant sur ses extrémités qui ne lui obéissaient plus.

Il ne regarde rien, ne sent rien : le monde n'existe pas.

SI-SI-SI-SI-CHAUD-SI-SI-SI CHAUD ! disent les grillons.

Quel âge a-t-il ? On ne sait pas ! Il se rassit. Qu'a-t-il ? On l'ignore. Quelle importance, même en marchant, il ne semble pas vivant. De toute façon, il ne tarda pas à se réincorporer à la minéralité des murs.

Le moindre des mouvements de l'homme est suivi par le chien. Celui-ci est couché sous la table, le museau sur les pattes. Mais le frémissement de ses oreilles et l'éclat de ses yeux ne laissent planer

aucun doute. Il veille. Il veille de longues heures, encore. Car l'homme a repris son inorganique et triste immobilité. Le chien ne bouge plus non plus. Il palpite. Il a cette force biologique de vivre tout de même.

L'enfant ne s'est pas arrêté depuis le matin. Il n'a ni mangé ni bu. Où et comment l'aurait-il fait ? Qui lui aurait proposé quoi que ce soit ? Qui se serait arrêté pour lui tendre la main ? Pour qui aurait-il été autre chose qu'un élément du paysage ? Il avance.

SI-SI-SI-SI-CHAUD-SI-SI-SI CHAUD ! disent les grillons.

Les voitures qui passent, passent ! Sans arrêt. Sans s'arrêter. Personne ne s'interroge sur cet enfant si jeune et si seul au bord de la route. Ce n'est pas un souci de vacances ! On n'est pas venu jusqu'ici pour ça ! On a assez des siens ! Est-ce que ce pays n'est pas réputé pour la façon dont on y gâte les enfants ?

AINSI-SI- SI- SI SONT LES SOTS ! disent les grillons.

Lui, il avance ! Il a l'air calme et tellement déterminé que personne ne devine qu'il a peur, qu'il est fatigué et qu'il a faim.

Le chien a cessé de guetter son maître. Quelque chose d'autre, quelque chose de nouveau a sollicité

Chapitre 1

son attention. Il porte son museau tendu vers la Nationale, en contrebas, et écoute, sent. C'est un chien d'apparence très ordinaire, d'un beige roux, avec des jaillissements de poils irréguliers et tumultueux et des endroits pelés, comme un désert en bordure de forêt. Sa peau est parcourue de vagues, de flux et de reflux au moindre son qu'il capte. Il est aux aguets et, d'une détente de jarret, il bondit en direction du jardin. On ignore si l'homme s'en est même rendu compte, lui qui n'a pas bougé, prostré à la même table, dans la même position. Sa béquille déséquilibrée est d'ailleurs tombée. S'en est-il seulement aperçu ? Parfois sa bouche semble articuler des mots inaudibles. Des mots que prononcent les personnages de la scène qui se joue sur l'Enfer de ses paupières. Le dialogue terrifiant du terrifiant théâtre qu'il se joue et rejoue sur l'écran rouge sang des ses paupières closes.

L'enfant est assis sur une pierre. Il a pris soin de s'écarter de la route. On ne le voit plus. Enfin, les hommes ne le voient plus. Parce qu'un chien est assis en face de lui qui le fixe. C'est un drôle de chien jaune et orange au museau pointu, un chien de bandes dessinées. L'enfant pense en le regardant que la main du Créateur de ce chien a planté le poil au hasard d'une vue approximative ; il pense qu'il y a des choses qu'on doit éviter

de faire quand on voit mal, sans quoi on les fait de travers. Ce chien est manifestement fait de travers, mais le gosse ne sourit pas. Il voit une main planter des touffes de crins sur la terre jaune de la peau du chien, au hasard. Qu'est ce que cela change ! Ce chien, finalement, a l'air très aimable. Les coudes de l'animal sont usés et calleux, c'est donc un paresseux, il doit dormir beaucoup : il s'use aux endroits où il s'étale. Il porte aussi, en travers du front, une large cicatrice. Elle lui donne un air de repris de justice, à cause d'un « je-ne-sais-quoi » dans le regard. Un chien délinquant. L'image le fait sourire. Sourire en dedans mais le sourire est une jeune pousse trop tendre pour craqueler la terre fendue et durcie de ses lèvres : la pousse meurt avant d'arriver au jour. L'enfant regarde le chien, et celui-ci penche la tête et le fixe aussi.

SI SI SI CHAUD... SI SI SI CHAUD ! SI-SI-SI-SI SOIF ! disent les grillons.

Il est très patient, l'animal, et si cet enfant doit être apprivoisé, le chien sait que cela peut prendre du temps. Et il connaît la valeur du Temps... Après, quand ? Après ! La bête va lécher la petite main poussiéreuse, à la peau ridée de fatigue et de chaleur, et cette main s'avance, se laisse faire.

Le soleil s'immole et son sang se déploie en longues giclées pourpres.

La bête s'est relevée et agite la queue en regardant

Chapitre 1

le petit. Qui recule d'un pas. L'autre ne comprend pas, il revient, lèche à nouveau les doigts de vieillard de cet enfant. Alors ? L'enfant accepte de le suivre. De toute façon, ils allaient au même endroit. L'enfant n'avancait que pour aller là-bas. Le chien et lui s'en retournent donc vers la maison. De concert, ils traversent la Nationale pour ce faire. Il n'y a plus beaucoup de voitures. L'obscurité enveloppe le monde dans du papier de soie.

Le soir s'apprête à se laisser choir.

Chapitre 2

Quelqu'un à l'intérieur s'affaire. On entend le bruit de l'eau qui coule dans l'évier de la cuisine, des casseroles se cognent en grondant ; le métal crie, mais personne ne parle, aucune voix ne se fait entendre. La pendule marque la demie. Et puis une porte claque, une voiture démarre, et la poussière monte et retombe. Alors seulement, et après que ce silence relatif de l'absence d'activité humaine soit installé pour de bon, l'homme se lève, toujours avec la même lenteur et les mêmes difficultés. Il a laissé la baie ouverte, celle

qui donne sur la terrasse.

C'EST-C'EST-C'EST-C'EST LE SOIR ! disent les grillons.

Le chien rentre aussi, l'enfant le suit toujours, apeuré, mais il le suit. L'un et l'autre pénètrent à la suite dans la pièce chaude de la journée, et pleine des odeurs des mets préparés. L'homme a à peine levé les yeux au bruit inhabituel des pas. Ni surpris, ni contrarié.

Indifférent.

Devant lui, le couvert est mis et une casserole de pâtes à la carbonara fume, sur le dessous de plat.

Il n'a pas touché à son assiette pleine, ni à son verre. Son intérêt pour l'enfant n'a duré qu'un millième de seconde, son regard, de nouveau, est opacifié. L'enfant est debout, les narines frémissantes de faim, il ne bouge pas et puis l'immobilité de l'homme le rassure.

L'enfant a tellement faim.

La faim est sa compagne la plus fidèle depuis tant de jours ! Sa peur lui fait presque moins peur que la faim. Enfin il ne sait pas. Pour l'heure, il a faim. Il va à l'évier et prend une autre assiette, des couverts qui sèchent là, et les place en face de l'homme, tout doucement, avec crainte et témérité, mais il n'a pas de crainte à avoir. Il se sert, sans que l'autre n'ait tenté un geste. L'autre ne s'intéresse à rien. Alors, il s'est servi, en s'appliquant au début à manger calmement, mais,

Chapitre 2

très vite, il engloutit ; ce n'est plus un enfant, c'est un gouffre béant.

En face, on ne lui prête aucune attention. Pas plus d'ailleurs qu'au contenu de l'assiette et du verre qui se fige lentement dans la chaleur du soir. L'enfant s'en rend compte, arrête son activité de remplissage, regarde l'homme ; il lance son bras en travers de la table, ventre reposant sur le bois, genoux remontés pour être à la hauteur de l'homme, et il pousse le récipient jusqu'à ce qu'à atteindre sa poitrine, doucement d'abord ; puis, devant l'absence de réaction, avec une réelle insistance. Il semble dire : « Allez ! Mange ! Mange ! ». Il répète son geste, sourcils froncés comme s'il allait de sa responsabilité de faire manger cet homme-là. L'adulte semble alors voir son invité pour la première fois. L'assiette le touche encore, et le petit lui place la fourchette dans la main. Le gosse se ressert, toujours suspendu sur la table. L'homme avance la bouche, et mâche : une fois, une autre fois. Rassuré, le petit mange et mange encore, de tout ce qu'il n'a pas eu, de cette faim qui le creuse, depuis si longtemps. Il donne aussi, avec sa propre fourchette, de grosses bouchées au chien. Celui-ci n'est pas hautain : il partage le couvert de bon cœur.

SI-SI-SI-SI SALES SONT LES CHIENS ! disent les grillons.

L'homme est retombé dans son immobilité; l'enfant a débarrassé, sans savoir au juste s'il faisait bien. Il est petit encore et il a du mal à voir ce qu'il fait, dans l'évier un peu haut. Il pense qu'il vaut mieux qu'il s'active, qu'on risquera moins de le chasser, quoi que l'homme ne lui dise rien... Tandis qu'il vaquait à sa tâche, l'autre s'est levé lourdement pour gagner un escalier qui s'ouvre dans le fond de la pièce. Puis il l'a gravi en soufflant. On l'entend ensuite se traîner, au premier étage, et puis une porte grince pour s'ouvrir. Et claque, en se refermant.

Le petit s'est amusé avec l'eau, il s'en est aspergé le visage et les bras. Mais son éclair de bonheur est fugitif; il s'est mis à réfléchir, la nourriture l'endort, il regarde vers le haut, écoute longuement. Il réfléchit encore, regarde le chien, le chien monte et le fixe. Alors lui aussi monte l'escalier, tout doucement. Avant, il a fermé la porte et tourné la clef. Son poids si léger ne fait pas pleurer les marches.

Quatre portes.

Il y a quatre portes devant lui, deux à gauche, deux à droite. Dans la première, à droite, il entend des glissements, des chuintements. En face, c'est un bureau; puis il découvre encore une salle de bain, ainsi qu'une chambre. Ayant ouvert, et tapé sur l'interrupteur un peu haut, il se surprend à la découverte d'un très grand lit de bois qui fait face

Chapitre 2

à une armoire à glace, d'un couvre-lit à l'ancienne et d'une courtepointe de taffetas vert ; d'un Christ en croix aussi, pendu au-dessus du lit. L'odeur de poussière, de temps, de cheminée froide, de vieux vêtements, le prend à la gorge. Il aime cette odeur : c'est l'odeur d'une vraie maison ; elle lui donne envie de pleurer. Il se déchausse, après avoir soigneusement refermé la porte, et il se noie dans l'océan vert qui couvre le lit. Tant de douceur ! La soie le fait glisser, lui, si léger, en bas de la colline de plumes. Il recommence plusieurs fois : cela le fascine ! Et puis il s'accroche, la couette se dégonfle, il gît en tas. Quelques minutes plus tard, il dort profondément.

Des cris !

Des cris affreux ! C'est l'homme qui hurle, pris dans un affreux cauchemar. La nuit est noire, hostile. L'enfant a peur tandis que l'autre souffre, non loin de lui, dans la chambre voisine. Les cris retentissent longtemps, ils déchirent la nuit. Le silence finit cependant par revenir. Les nuées infernales s'écartent. La lune pointe et trace au sol ses lignes blanches sur tableau noir.

Ce chien-là sait ouvrir les portes. Il appuie la patte gauche sur le mur et pèse de la droite sur la clenche. Le battant claque violemment. L'animal se précipite sur le lit, et se livre à des

démonstrations frénétiques d'amitié. Le soleil est déjà haut dans le ciel et la chaleur tient le monde dans sa paume moite. L'enfant est déjà en sueur, et la poussière de la route le gratte. Il pense à l'eau, il rêve d'eau. Ses rêves sont liquides. Il n'y a aucun bruit dans la maison, alors, de la fenêtre, il regarde sur la terrasse. Il le voit assis là, l'homme, comme la veille. Comme s'il n'avait jamais bougé de cet endroit. Le mûrier platane est lui aussi parfaitement immobile, les grillons murmurent...
SI SI SI CHAUD... SI SI SI CHAUD !

Comme si on ne le savait pas ! D'ailleurs, on ne sait que cela ! Un dernier coup d'œil à la terrasse rassure l'enfant. Il file à la salle de bain. Adossé à la porte, du regard, il prend possession des lieux. Il se dirige vers la baignoire, ouvre le robinet. C'est un enfant et il ne faut qu'un moment pour qu'il s'ébatte, comme un moineau dans une fontaine publique. La baignoire se salit, des coulées brunes la maculent. L'enfant trace des signes dessus. Des graffitis qui annoncent la mort de la poussière et la joie de l'eau. Il y prend un plaisir intense, si intense qu'il oublie d'avoir peur. Quand l'eau a coulé, il voit les salissures, les traces, la peur revient ; il les essuie avec son tee-shirt, soigneusement : préoccupation domestique qui ne devrait pas même l'effleurer. Ensuite, il vérifie qu'il n'a rien laissé qui fasse deviner sa présence. Et il retourne dans la chambre. Il est nu, tenant

Chapitre 2

ses vêtements sales et humides dans la main. Il a voulu les enfiler de nouveau, mais leur odeur, leur vue l'ont écœuré.

SI-SI-SI CHAUD... SI-SI-SI CHAUD !

Dans l'armoire immense, dont la porte coince un peu, il a trouvé un tee-shirt d'un bleu délavé, qu'il enfle. C'est doux, propre et cela sent une odeur de personne vivante. Il ne comprend pas quel souvenir jaillit de lui, mais il sent une peine diffuse naître de cette fragrance. Il glisse son pantalon et son tee-shirt sales sous le lit, que les plis froncés de la couverture masquent : on ne voit rien. Soudain, son ventre gargouille, violemment. Il se voit avec ce tissu bleu qui le recouvre comme une toge jusqu'aux genoux, lui découvrant une épaule par l'encolure trop vaste. Il est noir de soleil, partout où la lumière l'a incendié, et si blanc, ailleurs. D'un blanc presque bleu.

Et bleue aussi, la marque qu'il porte, au cou et qui s'enfonce dans le dos.

D'un vilain bleu violacé.

SI-SI-SI CHAUD...SI-SI-SI CHAUD !

Dans la huche, il rompt un morceau de pain. Il le fait à la sauvette, l'oreille tendue vers la terrasse. Il s'ehardit, n'entendant rien et comme il ne se passe rien. Il ouvre le frigo. Devant lui, juste à sa hauteur, il y a un gros morceau de fromage dont l'odeur semble un cri dans le calme de la cuisine.

Impossible de ne pas percevoir le hurlement de cette chose... Il a peur que l'homme entende le cri du fromage, tant le remugle semble courir vers la liberté. Il cherche un couteau, mais la bête résiste à sa petite main. Il l'effrite plus qu'il ne la coupe en copeaux blonds. La lame dérape, il s'entaille le pouce. Son sang a le goût du fromage. Il lèche voluptueusement. Il n'a même pas l'idée de crier. Il a tellement l'habitude de la douleur... Celle-ci est une bonne douleur, il y a de la nourriture au bout. Enfin, il parvient à tirer du fromage une tranche, irrégulière mais conséquente : c'est une fissure de la tome qui a trahi le granit de la pâte. Il range tout, nettoie les miettes et le sang avec l'éponge de l'évier, chipe encore une pomme et file. Il ne retrouvera jamais le goût délicieux de cette nourriture volée, dont il sait au fond de lui, qu'on ne la lui refusera pas. Tandis qu'il remonte en courant les escaliers qui font semblant de ne pas le voir, on aperçoit ses petites jambes maigres s'agiter sous les tissus flottants. Pathétiques échasses de chair mal grandies.

Le soir, le même rituel inexplicé de bruits se fait entendre, mais l'enfant en a l'explication. Une femme vient, à la tombée du jour, elle range, cuisine, et s'agite en bas. Elle fait les repas une fois par jour, dans le silence des mots et le bruit assourdissant des choses. Il a pensé que tout

Chapitre 2

était fini pour lui ; il se tenait à plat ventre sous le lit, recroquevillé, et terrorisé. Elle, elle peut le chasser, elle est vivante ! Il ne veut pas partir, il est bien là. Il entend le chant des casseroles, de l'eau, de la graisse, le halètement des couteaux, le soupir des chairs entaillées, le grognement des portes, et tous ces sons qui, dans le silence de la journée, deviennent assourdissants.

C'EST-C'EST-C'EST-C'EST LE SOIR ! disent les grillons.

C'est leur travail de dire ce que tout le monde sait, compères de la terre, concierges éternels invisibles et bruissants. Parfois leur harcèlement enfle, parfois on ne l'entend presque pas ; il fait comme une housse de paille, dans le sabot de l'été.

Comme la veille, une fois que tout est ordre, la table mise, et les repas du soir et du lendemain midi prêts, la femme s'en va.

Si elle ne partait pas, l'homme ne rentrerait pas dans la maison, mais le petit ne le sait pas. Il ne connaît pas cette frontière que l'homme a établie, sans rien dire, entre lui et le vivant. Toute la journée, le ciel a été comme un couvercle d'aluminium sur le monde ; le soir éteint sa violence, même s'il fait chaud encore. Le silence est retombé, et l'enfant respire, il se tire de sa cachette. Comme la veille, il a osé s'asseoir en

face de l'homme, et il l'a obligé gentiment, mais fermement à s'alimenter un peu. Et puis, comme la veille, il a débarrassé, et tandis qu'il le faisait, l'autre est monté.

Il a eu moins peur quand l'homme a crié, en mi-temps de nuit ; il a juste été triste de cette immense douleur qui le submergeait et contre laquelle il ne savait quoi faire.

Ces cris de souffrances, c'était comme du sang qui coule ou des flammes qui dévorent. Le petit se dit que même quand il a eu peur, jamais il n'a hurlé comme cela. Il pense que l'homme a connu la plus grande douleur du monde. Il pense aussi que peut-être c'est le seul homme qu'il puisse consoler un peu.